

D'où viennent les marins ?

Il serait très réducteur de ne considérer que la « trilogie » maritime de Pierre Loti, *Mon Frère Yves*, *Pêcheur d'Islande* et *Matelot*, car Loti parle des marins dans presque tous ses textes. Il nous donne des indications précieuses sur l'origine sociale des marins, qui parfois, remettent en cause des idées reçues.

À quelques exceptions près (les officiers mécaniciens et un petit nombre d'officiers sortis du rang) les officiers sont tous issus de l'École navale. Et dans les fragments de son journal intime édités par son fils Samuel, en 1923 Pierre Loti nous rappelle que les élèves de l'École viennent d'horizons très différents, loins du corps monolithique que l'on imagine,

Très dissemblables de goûts, d'éducation et de rêves, nous nous étions, dès les premiers jours, très instinctivement, triés par petits groupes qui demeurèrent à peu près indissolubles jusqu'à la fin de nos deux années d'épreuves. (Un jeune officier pauvre)

L'examen de la promotion 1867, celle de Julien Viaud, vient le confirmer. On y trouve beaucoup d'enfants de la noblesse, en particulier de la noblesse bretonne, avec un père le plus souvent officier de Marine, mais aussi des jeunes gens dont la famille n'a aucun lien avec la marine : des fils d'industriels ou de gros commerçants, comme Joseph Bernard, issu d'une famille de raffineurs de sucre de Lille ou Henri Danel, fils d'un tonnelier et marchand de vin de Béthune. On trouve aussi des fils de médecins comme Gustave Boireaux ou Achille Carpentier. Le père de Jean Gaschar est notaire. Pierre Lecuve en revanche, est issu d'une famille modeste : son père est instituteur, l'un de ses frères, maire d'une petite commune (Brouvelieures, dans les Vosges), est employé de chemin de fer. Nous avons aussi des élèves dont les pères sont déclarés « sans profession » ou « propriétaires » sur les actes de naissance de leurs enfants. Ce sont ce que l'on appelle alors des rentiers.

Loti se considère issu d'une famille de marins. Il est vrai que son frère Gustave était chirurgien de marine, et son arrière grand-oncle du côté maternel, Pierre Renaudin était également chirurgien de marine, mais dans la marine britannique, car étant protestant, l'école de Rochefort lui était interdite. On connaît l'anecdote du dîner chez Daudet, rapportée par Edmond de Goncourt : Et comme Daudet lui demande, s'il est d'une famille de marins, il répond le plus simplement du monde, de sa petite voix douce : « Oui, j'ai eu un oncle, mangé sur le radeau de la Méduse. » Il y a là un peu d'affabulation. Jean Louis Adolphe Viaud, le mousse de la Méduse, avait survécu au naufrage, il n'était pas sur le radeau, n'avait pas été mangé, mais était décédé des fièvres, peu après, à l'hôpital de Dakar. Quant à Théodore Viaud, le père de Julien, il était le fils d'une repasseuse et d'un sergent-major d'artillerie de marine. La famille avait joui d'une petite aisance, car au traitement de receveur du père s'ajoutait quelques revenus du bien de famille que Madame possédait à Oléron. Mais bientôt les Viaud devaient connaître la gêne : à la ville de Rochefort, des titres avait disparu. Reconnu innocent, mais coupable de négligence, Théodore Viaud, le receveur de la ville, dut rembourser une somme équivalente à cinq fois son traitement annuel. À son décès, en 1870, la famille se trouve avec fort peu de ressources, et c'est Julien qui, avec sa maigre solde, doit contribuer à son entretien. Avant que la littérature ne lui apporte la fortune, Julien Viaud est un jeune officier pauvre, situation peu enviable car l'officier est censé maintenir un certain train de vie. Sans fortune personnelle ou mariage avec une demoiselle bien dotée, point de salut !

Il existe aussi parmi les officiers, des personnages hors du commun. Toujours dans *Un jeune officier pauvre*, dans une page datée du 28 octobre 1873 (à bord du Pétrel à Dakar), Loti évoque un dîner de jeunes officiers, chez le sous-lieutenant aux tirailleurs, en compagnie de deux lieutenants d'infanterie de marine. Le sous-lieutenant aux tirailleurs est un jeune prince ruiné à la Cour d'Autriche. Quand aux lieutenants d'infanterie de marine, l'un est un garçon pauvre, ancien matelot, officier à trente deux ans à force d'énergie, l'autre un gomeux parisien.

Loti témoigne de la possibilité (très limitée il est vrai) qui peut être offerte à un matelot de passer dans le corps des officiers, à une époque où l'institution ne propose aucune formation. Pour ce qui est des officiers mariniens, ses observations fournissent des informations précieuses. Dans plusieurs lettres à Juliette Adam, il lui demande d'intervenir en faveur de ses amis, Seul l'avis favorable de la hiérarchie peut faire obtenir les promotions. Il n'existe aucun examen professionnel, aucun cursus qui puisse valider la compétence et inscrire les candidats sur des listes d'aptitude. Avec les lettres à Juliette Adam, nous ne sommes pas dans le domaine de la fiction, mais dans la réalité. On voit que les promotions sont lentes, et qu'il n'existe pas de recrutement direct dans la maistrance. Précisons toutefois que Pierre Loti n'évoque pas la situation des personnels de la machine, pour la simple raison qu'il les connaît mal, alors qu'il a partagé dans sa jeunesse, la vie des gabiers et des personnels de manœuvre. Loti rappelle que le passage au grade de second maître, puis de premier maître, apporte une relative aisance financière, en particulier si l'intéressé fait des campagnes. Le corps des officiers mariniens n'offre pas d'autres débouchés. Le grade de maître principal sera créé le 16 juin 1917 et celui de major en 1972. Et si tantôt Loti plonge dans un lyrisme mal contrôlé, il revient aussi dans la réalité par des notations objectives .

Yves (Pierre Le Cor) est nommé quartier maître de 2e classe à l'âge de 24 ans, et trois ans plus tard, quartier maître de 1ere classe. Loti rapporte dans une note datée du 21 juin 1878 (Un jeune officier pauvre) que son frère Yves vient d'obtenir, largement grâce à son intervention au conseil d'avancement, sa nomination à la première classe de son grade. Il lui aura donc fallu 11 ans pour parvenir au grade de QM de 1ère classe. Et Loti insiste sur la valeur des grades dans la marine : « ces pauvres galons de laine qui dans l'armée arrivent si vite au premier venu, dans la marine, représentent des années de misère » (Mon frère Yves, chapitre III). Quoi qu'il en soit, Yves ne sera nommé second maître qu'en 1883, à 32 ans et 16 ans de service. Sa promotion au grade de premier maître intervient à la fin de l'année 1887, à l'âge de 36 ans. Dans la nouvelle Un vieux, parue dans le recueil Propos d'exil, le vieux marin porte encore le col bleu lorsqu'il se marie, à l'âge de 31 ans. L'officier Julien Viaud remue ciel et terre pour faire obtenir des promotions à ses amis et protégés, et lorsque ses efforts n'aboutissent pas, il fait intervenir Juliette Adma, qui a ses entrées au Ministère. Il est bien conscient de la modestie de la solde d'un matelot et même d'un quartier-maître. L'accès au grade de second maître constitue pour eux, plus qu'une satisfaction d'amour-propre, une amélioration sensible des conditions de vie de leur famille. C'est en substance ce qu'écrit Loti dans sa demande d'intervention en faveur de Pierre Le Cor (Lettre à Juliette Adam, avril 1880) : « Il est père de famille et soutien d'une vieille mère. Je rêve de lui faire obtenir un avancement qui lui rende la vie moins dure ; le grade de second maître, sergent de la marine, humble grade auquel il a de bons droits pour parvenir ». Ainsi, Pierre Loti défend les intérêts de ses subordonnés à la manière d'un délégué syndical. C'est que ce conservateur, ce réactionnaire diront certains, a aussi la fibre sociale

Pierre Loti nous présente une vision idéalisée du matelot. Il lui arrive fréquemment d'évoquer les braves enfants de la côte, courageux, naïfs et naturellement bons. Et l'on retrouve là sa marotte de l'âme simple, d'autant plus pure qu'elle n'a été corrompue par aucune tentative d'instruction, qui fait songer aux lubies que développera cinquante ans plus tard le regrettable Abel Bonnard. L'innocence des « braves enfants de la côte » fait partie des idées reçues, largement répandues aussi bien dans le commun que chez des esprits éclairés. Flaubert lui-même, rapporte dans une lettre à Louise Collet, du 21 août 1853, un conversation qu'il a eue avec le Maire de Tourville : « Un brave homme d'ici, qui a été maire pendant 40 ans, me disait que dans cet espace de temps, il n'avait vu que 2 ou trois condamnations pour vol sur la population qui est de plus de trois mille habitants. Cela me semble lumineux. Les matelots sont-ils d'une autre pâte que les ouvriers, quelle est la raison de tout cela ? Je crois qu'il faut l'attribuer au Contact du Grand. Un homme qui a toujours sous les yeux autant d'étendue que l'oeil humain en peut parcourir doit retirer de cette fréquentation une sérénité dédaigneuse. »

Le doute s'installe lorsqu'on lit les faits divers d'autrefois, comme le récit de ce crime horrible commis par un jeune mousse de la Bretagne, Julien Jacob, qui, après avoir frappé de vingt coups de couteau à la tête son camarade de beuvrie, le décapite, puis saisissant ses sabots dans ses mains, frappe la tête du malheureux jusqu'à ce que les sabots soient réduits en miettes. Jacob, dit le journal le Finistère d'avril 1908, *avait la réputation d'être cruel et méchant : il battait sa mère.*

Dans le Roman d'un Spahi (chapitre V) Loti évoque la simplicité des matelots et des soldats du rang, qui ont conservé des capacités que la population urbaine a perdues : *La rêverie est inconnue à la populace abêtie et gangrenée des grandes villes. Mais, parmi les hommes élevés aux champs, parmi les marins, parmi les fils de pêcheurs qui ont grandi dans la barque paternelle au milieu des dangers de la mer, on rencontre des hommes qui rêvent, vrais poètes muets qui peuvent tout comprendre. Seulement, ils ne savent pas donner de formes à leurs impressions et sont incapables de les transcrire.* Pierre Loti projette ses propres fantasmes, mais par ailleurs analyse la population des marins avec une grande pertinence. Il est vrai qu'à son époque, les matelots sont pour beaucoup issus de l'inscription maritime. Ce sont pour la plupart des enfants de la côte, qui ont pris la mer comme mousses dès l'âge de 12 ans. Leur instruction est très sommaire, se limitant parfois à quelques leçons de catéchisme, mais lorsqu'ils entrent au service de l'État, ce sont des professionnels de la mer avec déjà une solide expérience du métier. Ce sont de remarquables gabiers ou matelots de manoeuvre. Ils sont nombreux, et nécessaires sur des navires qui comptent encore beaucoup plus sur la voile que sur la force de leur machines. Sylvestre, dans Pêcheur d'Islande, est le type même de l'inscrit maritime. Il sait lire et écrire, mais rien de plus : *Sa boîte de matelot était le coffret de bois blanc, acheté à Paimpol, pour mettre ses choses précieuses ; on y trouvait les lettres de la grand'mère Yvonne, celles d'Yann et de Gaud, un cahier où il avait copié des chansons de bord, et un livre de Confucius en chinois, pris au hasard d'un pillage, sur lequel, au revers blanc des feuillets, il avait inscrit le journal naïf de sa campagne.*

Et comme l'instruction n'a pas corrompu ses instincts, il se révèle un guerrier à l'Antique. En Chine, incorporé dans le corps de débarquement, Sylvestre est pris par *l'ivresse de se battre, cette ivresse non raisonnée qui vient du sang vigoureux, celle qui donne aux simples le courage superbe, celle qui faisait les héros antiques.* Mais Loti précise avec honnêteté que le petit détachement dont il fait partie doit avant tout sa supériorité au fusil à répétition, le Kropatscheck, fusil Marine modèle 1878, la première arme automatique en service dans une armée régulière. Il mentionne aussi la pratique du pillage, qui ne semble pas troubler ces âmes simples, ni du reste leur hiérarchie, y compris l'enseigne Julien Viaud.

Jean Berny, le héros de Matelot, n'est pas de la même origine que Sylvestre. C'est un jeune homme d'une famille bourgeoise qui a connu des revers de fortune (comme la famille Viaud), mais qui, insouciant et quelque peu paresseux, rate l'admission à Navale alors qu'il avait réussi l'écrit. Berny est un matelot qui a suivi un cursus secondaire complet, à une époque où le niveau était certainement bien plus élevé qu'aujourd'hui. Ses lectures sont un peu surprenantes pour un jeune marin. Villiers de l'Isle Adam, Salammbô, La Tentation de St Antoine de Flaubert. Il fréquente aussi des « déclassés » comme lui. Pierre Loti souligne la présence, dans les équipages de jeunes issus d'horizons divers, qui se sont engagés pour des raisons très variées, et pas toujours les bonnes. Certains espèrent, comme Jean Berny, profiter de cette pause dans la Marine, pour reprendre des études.

*« Il amenait chez lui quelques amis à col bleu – non pas bien entendu de ces braves enfants de la côte dont il faisait sa compagnie, mais des fils de famille égarés dans la Flotte qui, par exception comme lui, étaient des déclassés, honnêtes et gentils matelots »* (Matelot, chapitre XXVIII).

Et Berny a un préféré, un nommé Morel, fils de pasteur, un garçon frêle et timide, attiré là par des voyages rêvés et par la mer inconnue.

On a dit, et on a écrit que l'ami de Pierre Loti, Léo Thémèze, avait servi de modèle pour le personnage de Jean Berny. Pierre Loti a connu Léo Thémèze alors qu'il était quartier-maître, âgé de

23 ans. Léo Thémèze était fils d'un forgeron de Cannes, et avait sans doute fait quelques études, puisque le LV Viaud l'encourage à suivre les cours de l'école d'hydrographie. Mais tandis que Jean Berny échoue à Navale et abandonne tout espoir de promotion, le jeune Thémèze est reçu à l'examen de capitaine au long cours, à l'âge de 26 ans. Et ce brevet sanctionne de très solides connaissances. Nous en voulons pour preuve l'appréciation d'Edward Blackmoore, membre de la Shimasters's Society of London, qui, dans son petit livre *The British Mercantile Marine* déplore le niveau théorique généralement faible des officiers de la marine marchande britannique, et ne tarit pas d'éloges pour la France, dont les officiers et capitaines de la marine marchande, formés par les écoles d'hydrographie ont à son avis un niveau de connaissances équivalent à celui des officiers de la marine de guerre. Les lettres de Léo Thémèze que l'on a conservées sont celles d'un homme instruit, et son écriture témoigne d'une maturité graphique qui n'est pas celle d'un primaire.

Pierre Le Cor (mon frère Yves), passé par l'école des Mousses, y a suivi des cours d'enseignement général en plus de la formation professionnelle. Il écrit sans difficulté et lit un peu tout ce qui peut lui passer entre les mains. Il lit et relit le Marquis de Villemer, de George Sand. Malheureusement, la violence qu'il a en lui s'exprime lorsqu'il a bu, et contrairement aux alcooliques, il supporte mal l'alcool. Loti rappellera à plusieurs reprises dans ses livres, que les matelots mènent en mer une vie quasi-monacale, parlant même de couvent flottant. Il est vrai qu'ils connaissent de très longues périodes d'abstinence, l'alcoolisme chronique ne pouvant se développer que chez ceux qui ont la possibilité de boire à bord, notamment les officiers marinières comme les trois maîtres de la Médée. Loti aura certainement pu constater de la même façon l'alcoolisme de certains officiers, mais toujours prudent, se gardera bien de l'évoquer.

Formé à la vieille école, Pierre Loti cultive la nostalgie de l'ancienne marine, et connaît mal les nouveaux marins, ceux de la machine, qui, à mesure que l'on s'avance vers la fin du siècle, sont de plus en plus nombreux. Il reconnaît la pénibilité de leurs tâches, et les décrit ainsi dans le chapitre XXII de *La troisième jeunesse de Madame Prune* : « *les pauvres garçons pâlis comme des mineurs qui habitent et travaillent au-dessous de l'eau, entre des rouages de fer, au milieu des entrailles cachées du navire, dans l'obscurité et dans l'odeur des huiles* ». Il salue leur abnégation et leur courage, notamment dans le discours qu'il prononcera en 1916 à la Comédie française, mais évoque aussi, « *chez les moins équilibrés, un peu de fléchissement moral peut-être, dû à des idées nouvelles, généreuses sans doute, mais qui peuvent devenir néfastes quand on les assimile trop vite et sans mesure* ». Ces marins ne sont pas des inscrits maritimes, mais des engagés. Possédant déjà un métier, mécanicien, soudeur, électricien, ajusteur, tourneur, ils reçoivent un complément de formation à l'école des mécaniciens de la Marine. Issus du monde ouvrier, ils n'ont pas trop l'esprit de discipline, et leur tenue laisse parfois à désirer. Il faut dire que leur travail est particulièrement salissant, et ce n'est pas pour rien qu'on les surnomme « les bouchons gras ». Maurice Loir, dans son gros ouvrage, *La marine française*, publié en 1893, regrette leur attitude peu militaire et déplore qu'ils appellent le maître mécanicien « patron », comme s'ils étaient à l'usine. Ils sont naturellement plus perméables à ce que Loti appelle « les idées nouvelles », qui lui semblent un danger pour la marine. Il dit à Yann Nibor dans la préface qu'il rédige pour *Chansons et récits de mer* que son recueil constitue « *une sorte de monument en granit primitif, élevé par vous à cette race enfantine et sublime des gens de mer, qui s'en va hélas ! qui dégénère aujourd'hui, sous tant de mauvais souffles niveleurs* ». On aura deviné qu'il désigne le syndicalisme, et en politique, le socialisme. La guerre cependant, fait ressurgir le patriotisme de « *ceux mêmes des nouvelles couches, qui étaient déjà un peu gangrénées - rien qu'à la surface bien entendu - par les sales sornettes antimilitaristes, et qui soudain s'étaient repris et ennoblis au son du canon allemand* ». (chapitre VII de la Hyène enragée).

Pierre Loti a bien compris que le progrès technique entraînait des changements importants dans la composition des équipages, qui ne seraient plus issus uniquement du milieu de la pêche, mais aussi de la classe ouvrière et plus particulièrement de cette classe ouvrière supérieure que constituent les

ouvriers qualifiés et qu'il s'en suivrait des évolutions structurelles et une modification des rapports entre les hommes. Mais contrairement à ses prédictions, ces évolutions n'ont pas fait sombrer la marine.